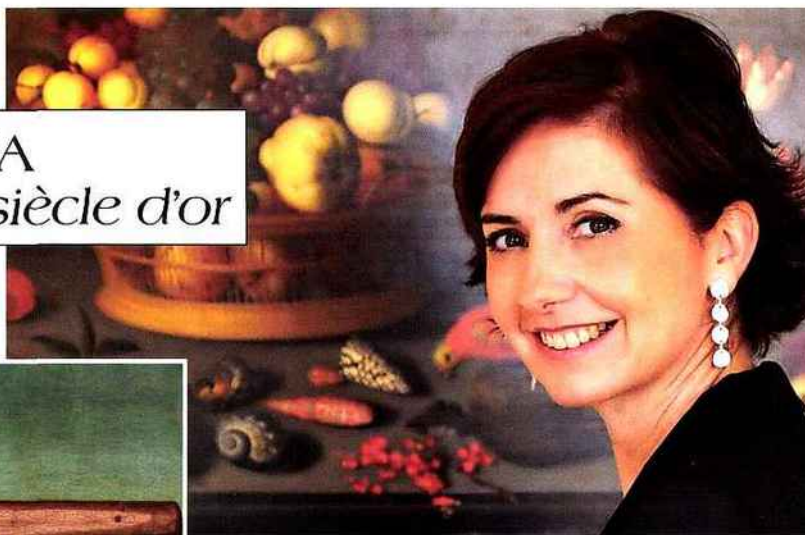




## QUELLE COLLECTION

Ils sont cinq, exposant à la Biennale des antiquaires du 8 au 16 septembre.  
Chacun différent. Dans son style et son genre. Tous ont une histoire.  
Et un point commun. Se donner sans mesure à leur métier.  
L'exacte définition du mot passion. PAR **PHILIPPE SÉGUY**

### ANA CHICLANA *Les secrets du siècle d'or*



La *Découverte de la Sainte Croix*, école portugaise, vers 1500. Ce panneau en très bel état de conservation faisait partie d'un triptyque dont l'une des parties est au musée d'Art antique de Lisbonne. Le travail raffiné des visages permet d'identifier la main de cet artiste, actif dans la péninsule ibérique au XVI<sup>e</sup> siècle. Un des chefs-d'œuvre proposés par Anne dans sa galerie à la Biennale.

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches et puis voici un cœur qui, quatre siècles plus tard, ne bat plus que pour nous. Il faut au moins en appeler à Verlaine pour traduire l'émotion ressentie face à un chef-d'œuvre total, fleuron de la galerie espagnole de la très inspirée Ana Chiclana. Dans un français parfait, la ravissante Madrilène évoque la toile de Balthasar van Arp, peintre hollandais. Chose rare, le format en est très grand. Perroquets, coquillages, fleurs, corbeille, fruits, tout ici est symbole. Les contemporains de l'artiste raffolent des tulipes dont le cours dépasse à l'époque celui de l'or. Les coquilles renvoient à l'exotisme, les porcelaines à la Chine lointaine et ses fabuleux voyages. Formée à Paris, tant à la Sorbonne qu'à l'École du Louvre, Ana a également travaillé avec Éric Turquin, l'éminent expert en peintures anciennes. « C'est chez lui que j'ai appris à regarder, à voir attentivement une touche, à découvrir un esprit, un style, un support, un détail, à ressentir progressivement la saveur et l'émotion d'un tableau. » Engagée ensuite à la galerie de Jonckheere, celle du faubourg Saint-Honoré, Ana Chiclana fréquente une clientèle internationale de grands amateurs exigeants. « Là, j'ai appris





*Nature morte à la corbeille de fruits, bouquets de fleurs, perroquets et coquilles exotiques au premier plan, Balthasar van der Ast (1593/1594-1657).  
Étude de tête de Cyrus II par Vicente López (1772-1850).*



mon métier de galeriste, l'exigence et l'humilité qu'il impose. J'ai fondé ma propre galerie à Madrid en 1999. » Dans ce milieu d'hommes, volontiers macho, la jolie femme s'est imposée patiemment, traçant son chemin, déployant ses ailes. « Je m'efforce de proposer au public des œuvres encore inconnues qui n'ont jamais été exposées dans les salons ou vendues lors de vacances. Je mets également l'accent sur la grande peinture espagnole du siècle d'or, comme Zurbarán, Ribera ou les frères Tiepolo qui, bien qu'italiens, ont longtemps travaillé à Madrid. » Toiles magnifiques, très souvent de provenance royale ou aristocratique, souvent aussi de grand format. « Venez à Tolède ou à Madrid ! Vous verrez que les maisons qui bordent les palais

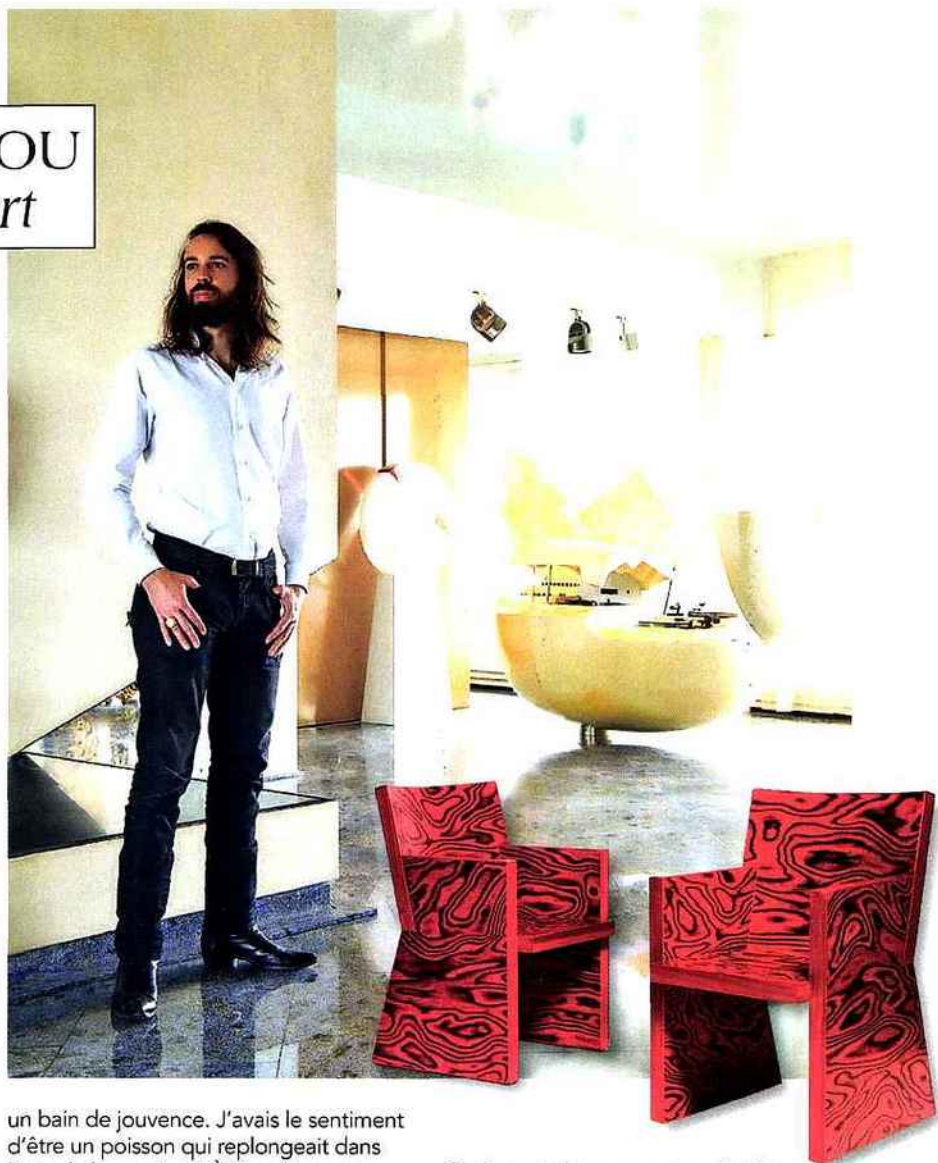
royaux, comme celui de la Zarzuela, sont très vastes. L'Espagne, à une époque, a été immensément riche et la peinture, justement dans son format, s'en ressent particulièrement. » Le pays fut aussi un carrefour artistique entre les Flandres, l'Italie et la France. Différents courants, multiples facettes, long mûrissement de génies composites vont donner à l'art ce raffinement qui est la griffe d'Ana Chiclana. Ultime preuve, ce visage bouleversant dû au pinceau très inspiré de Vicente López, proche de Ferdinand VII. Il représente le roi Cyrus, une esquisse pour une toile immense, hélas disparue dans un incendie et dont ne restent que ce tableau et des dessins préparatoires. Bienvenue dans le monde enchanté d'Ana. ■



# VICTOR GASTOU

## *L'enfance de l'art*

Avec sa barbe de patriarche et sa minceur arachnéenne, il ne ressemble pas du tout à Obélix, et pourtant, comme le copain d'Astérix, il est tombé dedans quand il était petit ! Le fils travaille donc avec papa, Yves Gastou, depuis maintenant plus de dix ans. Sa spécificité, les années 1960 et 1970, le design qui fleurit bon l'Italie, meubles griffés des plus grands, Ettore Sottsass, Alessandro Mendini, Gio Ponti, Carlo Mollino, Gaetano Pesce et on en passe et pas des moindres ! Ambiances dans lesquelles baigne le très jeune Victor. Après s'être abondamment ennuyé dans son école de commerce, à la suite d'un stage en Chine où il ne faisait que rentrer des données dans un ordinateur, il décide de renouer avec ses premières amours. Sans tuer le père, bien au contraire, la galerie Gastou s'enrichit grâce à Victor d'une vision moderne et audacieuse. « Travailler ici fut pour moi



Ci-dessus, *Bohème*, de la série *Antisculpture*, carénage de moto en polyester émaillé et peint, pièce unique de 1966, Jean Dewasne. Paire de fauteuils *In Praise of Epicurus*, bois coloré à l'aniline en rouge, édition Blum Helman, New York, circa 1997.

un bain de jouvence. J'avais le sentiment d'être un poisson qui replongeait dans l'eau de l'aquarium ! À Yves, j'apporte un regard peut-être plus contemporain, résolument tourné vers l'étranger. J'ai développé une clientèle internationale : américaine mais aussi chinoise ou du Moyen-Orient. » Victor renoue également avec une tradition quelque peu délaissée par son père : le design. Offrir à des artistes la possibilité de sortir des grosses enseignes comme Cassina ou Knoll avec leurs cahiers des charges démesurés et leur permettre ainsi de retravailler avec des matériaux nobles. « Une griffe haute couture en somme, en très faible quantité, parfois des pièces uniques et somptueuses. » Pour ce jeune passionné, dénicher de nouveaux créateurs est une traque d'aventurier, une quête qui permet

finalment de renouer avec l'artiste, après avoir déchiffré sa signature. Ainsi les Gastou père et fils ont redécouvert François Cante-Pacos qui, au profit de la peinture et de la sculpture, avait délaissé sa création de meubles qui avait tant inspiré un certain Pierre Cardin. « Nous l'avons rencontré à son atelier et convaincu de travailler avec nous. » Ce joyeux mélange d'influences et d'audaces, ce talent éminemment Gastou, apporte à cette biennale des étincelles. Crépitement d'amorces pour des meubles griffés Sottsass ou Irlé. Avec, suprême signature, la maxime d'Yves Gastou : « S'attarder sur la beauté partout où elle est. Même une loge de gardienne d'immeuble garnie de ses napperons en dentelle peut-être magnifique... » L'insolence est un talent. ■



# ANTOINE BARRÈRE

## Le sourire du Bouddha

**I**l baisse les yeux. Regarde ailleurs, fixe un point connu de lui seul. Depuis une éternité.

Hiératique. Sans dévier de cette douceur réservée, née au royaume du Siam il y a tant et tant de siècles. Antoine Barrère est comme ce bouddha du Gandhara, évanescents dans ses draperies et qui semble voguer sur les nuages. L'un des objets phares proposés par sa galerie. Vingt ans passés au service des arts thaï ou khmer, birman, de la porcelaine ou de la sculpture japonaise, de l'Inde ou du sud-est asiatique, assurent un œil prodigieux « J'ai eu la chance, s'enthousiasme Antoine, d'apprendre mon métier auprès d'un homme remarquable et j'ai toujours fonctionné sur un axe immuable de prudence et d'expertise très attentive. La galerie fêtera ainsi l'année prochaine son cinquantième anniversaire ! »

Dans un marché parfois hystérique où les faux abondent, où le naïf se voit vendre au prix de la pépite une pièce *made in Taiwan*, il est bon de prendre son temps et de forger son œil. « À nous d'assurer à nos clients comme à l'amateur une traçabilité de la pièce et un travail fondé sur l'authenticité grâce à l'ensemble des moyens de comparaison qui sont à notre disposition. Lorsqu'on a étudié trois cents bodhisattva, le trois cent unième peut nous paraître suspect et nous décélérer vite le petit "truc" qui ne va pas. Je conseille à vos lecteurs cette petite astuce toute simple mais ô combien efficace. Un peu d'eau sur une pierre peut faire immédiatement apparaître les fractures anciennes, masquées par un vendeur indelicat. Les tests de carbone 14 ou de thermoluminescence sont aussi très précieux afin de déceler l'âge réel d'un bois ou d'un ivoire grâce au premier et, grâce au second, la date de cuisson d'une terre. » Chaque objet passé au crible provient des meilleures collections, marchands, confrères, de France comme du monde entier. « D'ailleurs, je recommande à ceux qui voudraient commencer une collection de fréquenter d'abord les musées, de regarder attentivement "le top" proposé, de s'exercer l'œil. » Puis de venir à la galerie Jacques et Antoine Barrère ! Qui présente plusieurs chefs-d'œuvre de qualité muséale. Comme ce bodhisattva en granit décoré d'une petite fleur de lotus sculptée. Rarement la bienveillance, la sérénité et la lumière tranquille auront à ce point fait étinceler un visage de pierre. ■



Bouddha debout,  
Afghanistan/Pakistan,  
art gréco-bouddhique  
du Gandhara,  
III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle.  
Dimensions  
46,7 x 17 x 7 cm.  
Tête de bouddha,  
alliage cuivreux,  
Thaïlande,  
école Sukhothai,  
XIV<sup>e</sup> siècle. Dimensions  
27 x 16 x 18 cm.







## HÉLÈNE BAILLY MARCILHAC *Éloge de la couleur*

C'est une jolie fille, surdouée infatigable, à la voix fraîche comme une fontaine. Brûlante de passion. Immergée totalement dans ce qu'elle appelle « le plus beau métier du monde ». Avant une licence en droit, obtenue sans grand enthousiasme, Hélène part à New York accomplir un stage chez Sotheby's. Là, absolu coup de foudre pour Van Dongen, « toujours aujourd'hui un de mes chouchous ». Et puis impossible de résister à un puissant ADN familial avec un grand-père et un oncle commissaires-priseurs et un beau-père qui n'est autre que Félix Marcilhac, un des grands spécialistes de l'Art déco. Hélène Bailly embrasse la profession, avec une force et une exigence stupéfiantes. « Je voyage, je cours les salons, j'expose. Beaucoup. Le marché a énormément changé ; il existe des modes, un peu comme en haute couture et je sais que le public des collectionneurs ou des amateurs a aujourd'hui la possibilité de s'informer sur les œuvres. Mais, en franchissant le seuil de ma galerie, c'est mon goût qu'ils vont partager et j'ose dire que bon nombre de mes clients sont devenus des amis. C'est l'aboutissement de mon métier : offrir aussi et surtout une vision totale, globale, d'un chef-d'œuvre, définir son historicité, préciser le lieu où a été peinte la toile, les raisons profondes de l'artiste, son vécu, les différents courants picturaux qui l'ont influencé. J'ai consacré ma maîtrise d'histoire de l'art aux dessins préparatoires du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, car rien n'est plus essentiel à mes yeux que de remonter cette filiation, de comprendre les mécanismes et leur subtilité. Enfin, j'ai toujours pratiqué des marges raisonnables et la dizaine



En haut, de gauche à droite, *La Baie de Tunis*, Albert Marquet; *Nature morte à la lampe*, signé et titré au dos E.L. Kirchner, dans son cadre d'origine; *Nature morte au lierre*, fusain et estompe sur papier, signé à droite Henri Matisse 1915. « Mon dessin au trait est la transcription la plus pure de mon émotion », assurait l'immense artiste. Ci-dessus, *Les Falaises de la Bouille*, Paul Gauguin, 1884.

de collaborateurs dont je m'entoure assurent une synergie très appréciable. » En exclusivité pour *Point de Vue*, Hélène Bailly nous donne à contempler cette toile de Gauguin, présente à la Biennale, *Les Falaises de la Bouille*, qui date de 1884. Elle côtoie dans cette recherche infatigable de l'excellence une toile majeure d'Ernst Kirchner, génie de l'expressionnisme allemand. « Une

œuvre fondamentale, très forte, issue du Berlin de 1912, rude, violente, quasi tribale, retraçant toute l'atmosphère d'une époque qui va bientôt basculer dans l'horreur..... » Plus tendre, un dessin de Matisse, ce bouquet de fleurs de 1915, grande feuille traitée au fusain et à l'estompe. Si délicate, qu'en fermant les yeux, son parfum se poserait presque sur la bouche. ■



O n n'entre pas chez lui par hasard. L'esprit de Philippe Perrin s'apprivoise avec lenteur. Avant tout, une émotion, légère, furtive, le sentiment pourtant bien réel d'être face à une manière de miracle. « À mes yeux, j'oserais dire que peu importe le meuble, sa qualité suprême, son absence totale de défauts. Certes, tout ceci compte mais, plus encore, je recherche ce qui me touche, moi, Philippe. Les véritables collectionneurs, les grands amateurs connaissent cet état de grâce. C'est cela qui me fait lever le matin. Cette émotion que je dois pouvoir transmettre. » Secondé par Jean de Piepape, le décorateur avec qui il travaille depuis une dizaine d'années, Philippe Perrin va à l'essentiel de l'esprit. Rien d'ostentatoire. Pour cette Biennale, les deux hommes ont privilégié l'ivoire, le gris pâle. Et dans leur stand, cinq mètres sous plafond. Une atmosphère, si particulière, propice aux rencontres.

« J'en suis arrivé à cette étape parce que je vivais déjà comme cela. Moins de pièces présentées et la volonté de revenir à l'objet, à sa quintessence. En somme, je pense d'abord à moi ! Parfois, j'obtiens ce que j'ai souhaité. Parfois, je me trompe, parce qu'il manque une pièce ou que l'architecture du lieu prévu pour tel ou tel salon où j'exposais ne fonctionnait pas. Eh bien je prends ce risque... C'est un équilibre très fragile. Mais fascinant. »

Nulle inquiétude. Philippe Perrin,

pour cette édition 2018, présente à ceux qui savent voir et comme pièces maîtresses, deux bibliothèques basses de Boulle. La synergie entre les bois d'acajou, l'écaille de tortue, l'ébène, les vernis et les bronzes dorés est telle qu'elle procure le grand frisson. Il n'existe de par le vaste monde que six autres paires comparables à celle-ci. Une au Louvre. Une à la Wallace Collection, à Londres. Deux autres déjà cédées par Philippe, voici une dizaine d'années. Leur provenance ? Le Palais Rose du fameux et délicieux Boni de Castellane, prince-collectionneur inspiré de la Belle Époque. La demeure mythique, située avenue de l'Impératrice, aujourd'hui avenue Foch, a malheureusement été détruite.

À La galerie Perrin souffle l'esprit divin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le début de tout. « Le commencement du design. D'ailleurs, les grands artistes contemporains le savent, le sentent. L'un d'eux, dont je tairai le nom, m'a acheté récemment plusieurs meubles, dont une commode estampillée de l'ébéniste Migeon, des fauteuils Louis XV, en bois doré ! Un grand décorateur me confiait récemment : "il n'y a qu'eux qui osent." » Manière fulgurante de boucler la boucle, sans opposer stupidement les époques ou faire grimper artificiellement les cours. Il est bon parfois de revenir à l'essence même du style. ■



## PHILIPPE PERRIN *L'état de grâce*

*Ève avant le péché, cire patinée sur plâtre, datée 1889 sur la base, Eugène Delaplanche (1836-1891). Le marbre est aujourd'hui conservé au musée d'Orsay. Paire de bibliothèques à hauteur d'appui, époque Louis XVI, par Jean-Louis Faizelot Delorme, ancienne collection Boni de Castellane et Anna Gould.*

